



Quelques uns s'installaient dans un coin de la baraque et chantaient ou racontaient des histoires grivoises.

Dès mon arrivée, continue Médard, on m'attribua le travail de

«siffleur». Cette besogne consistait à épandre du sable dans les côtes pendant la nuit, afin que ralentissent les charges de billots. Bien entendu, les sleighs étaient pourvus de patins solidement cerclés de fer et glissaient dangereusement sur les surfaces glacées. Sans cet épandage, du haut de la côte, les gros chargements pouvaient devancer les chevaux et glisser droit dans le fossé. Dans une courbe, on était assuré de voir les chevaux passer en travers des branches.

Beau temps mauvais temps, je devais prendre le fanal, la chaudière de sable et faire l'épandage. C'est vous dire que pendant ces nuits froides des milliers de bruits inquiétants m'entouraient en accomplissant mon travail. Même si j'étais fier d'être compté parmi les adultes, une chose était certaine; le travail était exigeant et le contremaître n'était pas commode... Puis, au

bout d'une couple de mois, je décidai de quitter le chantier. J'en avais assez et plus rien ne pouvait me faire changer d'avis. Installé sur mes skis, en pleine nuit, j'ai repris le chemin du retour. Le trajet me prit 12 heures. En arrivant chez nous, exténué, j'ai dit: "Le chantier, maman; fini pour moi...!!"

En somme, dans notre vie d'alors, pendant les inévitables absences hivernales de papa, maman, à la maison, devait affronter les réalités de la vie. Flanquée aux jupes d'une ribambelle d'enfants espiègles et remuants, elle assurait les nombreuses tâches courantes de la maison et des animaux de l'écurie. Durant les soirées, elle filait la laine ou faisait la couture de nos vêtements. Elle s'appliquait aussi à soigner les maladies infantiles sans l'aide d'un médecin de famille. «À cette époque, ces travaux étaient courants dans la vie de toute mère de famille.»

Extrait de «l'histoire des Landreville», par Huguette Landreville.



Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson en photos

Sources : Archives de la Société d'Histoire de Sainte-Marguerite-et-Estérel

Adaptation et rédaction : Gilles David, décembre 2013  
Collaboration : Pierre Landreville, Renée Gauthier Turgeon  
Traitement de texte : Claire Beaulieu  
Infographie : Réjean Laflèche



# Chroniques historiques Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson

## La famille Gauthier

Selon les généalogistes, il y aurait plus de 30 ancêtres différents portant le nom de Gauthier accolé à un surnom. Par exemples, s'ils étaient soldats, il s'appelaient Gauthier dit Francoeur, Gauthier dit Labonté ou Jolicoeur, ou Larose, etc. Parfois leur lieu d'origine leur avait donné leur surnom: Gauthier dit Varennes, dit Lachenaye, dit Landreville, etc. Ils sont venus de tous les coins de la France, en tant que soldats, entre 1640 et 1750. Ils se sont établis au Québec, se sont mariés et ont engendré de nombreux enfants.

Entre 1860 et 1886, deux branches de Gauthier venus de la région de Ste-Anne-des-Plaines et une de Montebello, sont rendus dans les Laurentides. On retrouve donc ici la lignée de Jean-Baptiste Gauthier (1833-1924), la lignée de Wilfrid Gauthier (1897-1962) et la lignée de Louis-Antoine Gauthier dit Landreville (1848-1941). Ces colons s'installeront dans les 9e et 10e rang (aujourd'hui: le chemin Guénette, le chemin d'Entrelacs et chemin Masson et la montée Gagnon.

Le premier de ces ancêtres, Jean-Baptiste Gauthier (son père se prénomait également Jean-Baptiste et sa mère se nommait Antoinette Robert-Chartier) est né, selon le registre des baptêmes, le 31 mai 1833. (selon le recensement civil de 1901, il serait né le 10 mai 1834. Il est décédé à Sainte-Marguerite le 17 septembre 1924. Il a épousé Léocadie Rocquebrune le 26 novembre 1855 à St-Jérôme - de ce mariage, naîtront neuf enfants, soit sept garçons et deux filles. Il serait arrivé à «La Renouche» (Sainte-Marguerite n'existait pas encore) au début des années 1860 et il se serait établi sur le lot 26 du rang 9, le long de la rivière Doncaster. En 1868, lui et ses fils avaient déjà défriché 80 arpents de terre.

Autosuffisants, ils élèvent quelques animaux et vivent des produits de la terre ainsi que de chasse et de pêche. Trois de ses garçons auront à leur tour une grosse famille de neuf, dix et treize enfants. La plupart d'entre eux s'établiront à Sainte-Marguerite mais délaisseront progressivement l'agriculture pour plutôt se lancer en affaires.

Parmi les enfants de Jean-Baptiste, Polydore (né le 27 juin 1858 et baptisé Polyda) a laissé sa marque. De ses deux mariages, soit en 1880 et en 1884, il aura 10 enfants, soit 8 garçons et 2 filles. Il semblerait qu'un jour, Polydore aurait dit à son père: «C'est fini la terre! Par ici, les terres ne sont pas bonnes! L'avenir est dans le tourisme! Il vient de plus en plus de touristes et de



visiteurs dans notre région. Il faut les héberger, les nourrir, leur servir de guide, les accompagner à la chasse et à la pêche. Il faut transformer notre maison en auberge!» Et la maison familiale du Lac Charlebois devint une «maison de chambre et pension». Il faut se rappeler qu'on est au début des années 1900. Depuis 1892, le train amène son lot de voyageurs à Sainte-Marguerite-Station. L'avenir est «dans le tourisme!».

Un peu plus tard, Polydore acheta un hôtel au village et envoya son fils aîné Ernest pour l'opérer. Plusieurs autres de ses enfants furent aussi en affaires: Jean, Marguerite, Valmore, étaient dans l'hôtellerie; Roch tenait un magasin général, Julien était forgeron; Guillaume faisait du taxi. La famille, à l'évidence, réussissait bien en affaires. Il en fut de même pour les générations suivantes des Gauthier, tant et si bien qu'on prétend qu'à une certaine époque, plus de 250 chambres étaient opérées par les Gauthier.



La politique est un autre domaine où les Gauthier se sont illustrés. Polydore a été maire de Sainte-Marguerite pour 5 mandats à partir de 1899; Alphonse son frère a été à la tête de la municipalité pendant 12 ans entre 1935 et 1953. Richard, fils d'Ernest, a présidé l'administration de Sainte-Marguerite pendant 6 mandats de deux ans.

Une autre branche des Gauthier ayant pour ancêtre Wilfrid Gauthier et Alexina Blondin s'amena à Sainte-Marguerite dans les années 1930-35. Wilfrid était épicer-boucher dans le commerce situé en face de l'actuel restaurant «O'Marguerites». C'était en plus un lieu de rassemblement que les plus vieux se souviennent avoir fréquenté, car en plus de l'épicerie, il y avait une salle de pool. De cette lignée, il ne reste que quelques descendants à Sainte-

Marguerite. Mentionnons Réal Gauthier (dont l'ex-épouse, feu Violette Pilon-Gauthier a été mairesse pendant quelques années entre 1987 et 2003) et 3 de ses fils qui demeurent toujours ici.

Enfin une troisième branche, les Gauthier dit Landreville, qui venaient de Montebello, sont arrivés ici vers 1860 avant la fondation de la municipalité en 1864. On suivra son évolution dans une prochaine chronique.

Telle est l'histoire des Gauthier de Sainte-Marguerite, ou plutôt un bref aperçu qui ne rend pas justice à leur généreuse et féconde implication dans la municipalité au cours du dernier siècle et demi.

## La vie dure et heureuse des colons

Plusieurs Gauthier ont reçu le prénom de Jean-Baptiste à leur baptême. Le troisième Gauthier ainsi nommé est né en 1833 à Sainte-Anne-des-Plaines. Il est monté dans les Laurentides en 1854.

De son mariage en 1855 à Saint-Jérôme naquirent neuf enfants, soit sept garçons et deux filles. Il décède en 1924 à l'âge de 91 ans.

Un de ses "petits-fils" Léopold Charette, nous parle de son grand-père:

«Il restait avec son garçon qui était sourd-muet et sa fille qui était sourde. Il avait défriché plusieurs lots et quand ses enfants ont été établis, il a persisté à faire ce qu'il aimait le mieux: le trappage des renards, ours, loups-cervier, chats sauvages, loutres, castors, visons, fouines martres, rats musqués (sic). De la mi-novembre jusqu'à la fin d'avril, il étendait ses pièges et trappes du Lac Masson jusqu'à Saint-Jérôme. Chemin faisant, il enlevait la peau de ses captures pour avoir moins de fardeau à porter. Il finissait sa besogne rendu au camp aidé de son garçon et de sa fille. Enlever et bien nettoyer les peaux, les tanner, les étendre sur leur patron pour le séchage. Il faisait ce trajet à tous les 15 jours... Il gardait une vache, un cochon et quelques volailles. Tant qu'à la truite (sic), il n'en manquait jamais... Ce n'est qu'après avoir écrit ces notes que j'ai découvert qui était mon grand-père Jean-Baptiste.»

Une autre ex-résidente de Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson, Mme Marie-Louise Lecours, décédée plus que centenaire en 1947, avait confié les souvenirs heureux de son enfance au journal La Presse, dans l'édition du jeudi 26 décembre 1946. En voici un extrait:

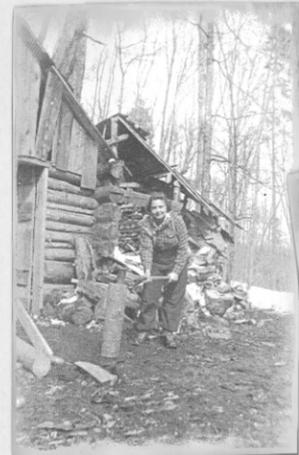
«Mon père allait au chantier l'hiver et dans la drave l'été, de sorte que les enfants ont dû se tirer d'affaire seuls ou recevoir l'assistance de voisins ou de parents.

*J'ai fait tous les travaux de la terre à quinze ans, - elle avait alors une belle-mère, - elle s'en va chez un oncle à*



*Sainte-Adèle, puis deux ou trois ans après, chez une tante à Sainte-Agathe. Chez l'un et chez l'autre, elle doit assumer, en l'absence des*

*hommes partis au chantier ou à la drave, selon la coutume de l'époque, les travaux de la terre. - J'ai tout fait, dit-elle, avec l'accent de conviction qui lui est particulier. J'ai labouré, j'ai hersé, j'ai semé, j'ai fauché. Dans ce temps-là, on ne fauchait pas au moulin comme aujourd'hui, mais à la faucille. Aujourd'hui, les gens sont gâtés de toutes les façons: dans le travail comme dans le manger... J'ai aussi bûché du bois et arraché les grosses fardoques. J'ai fait les foins, mené les chevaux. Un*



*printemps j'ai fait le sucre d'érable toute seule. Mon oncle était à la drave et n'avait pu venir à la maison...*



*Revenant à sa misère, elle explique qu'il fallait se nourrir à la galette dans l'ancien temps, et bien heureux encore d'en avoir. Son mari allait à pied à Saint-Jérôme et revenait avec des sacs sur le dos... «On mangeait de la galette de blé d'Inde. Quand on pouvait la détremper avec du lait c'était un régal! On mangeait aussi de la*

*galette de sarrasin et de la galette d'avoine, de fine fleur d'avoine.»*

Ainsi vivaient ces gens! Ils étaient en santé, plein de vie et heureux!

## Souvenirs des chantiers

Une activité majeure qui revenait chaque hiver pour nos ancêtres, c'était la "coupe du bois" autrement dit: "les chantiers". Cette activité qui constituait un gagne-pain précieux et indispensable pour nos familles durait plusieurs mois, entre décembre et mars, et nécessitait l'exil des hommes et des jeunes gens (souvent même des adolescents, dès l'âge de 12-13 ans) vers les chantiers.

Écoutons Médard Landreville nous décrire la vie dans les chantiers, en 1937:

«En 1937, j'ai accompagné papa au chantier de Saint-Côme près de Joliette, j'avais 14 ans. Ce matin-là, ma fierté était aussi élevée qu'une montagne. J'installai mes skis dans la voiture de papa et à l'aide des chevaux, il nous fallut une journée complète pour se rendre dans la région où était situé le chantier de coupe de bois. Quand on est arrivé au dépôt, papa jeta les guides sur le poteau d'attache à l'avant du bâtiment, puis, nous avons pénétré dans la baraque du bureau d'embauche; une petite pièce encombrée où un poêle entretenait une bonne chaleur.

Par la suite, le camp en bois rond qui nous accueillit, se dressait en plein bois. À peu près bâti quinze pieds sur trente, la baraque était occupée par une vingtaine de

*bûcherons, d'un cuisinier et son aide. Une fournaise communément appelée «la truie» était placée au centre du camp et une longue table faite de quatre planches brutes et clouées sur un bâti de bois rond, réunissait les hommes pour les repas. Sur les côtés du camp, des couchettes de bois superposées étaient fixées au mur et des branches de sapin servaient de paillasse. En arrivant, chacun s'installait dans son coin souvent à tâtons.*

*La plupart des bûcherons venaient de notre localité ou des environs. En côtoyant la même misère, différents liens se créaient entre eux. Dès les premières lueurs de l'aube, papa se dressait sur sa paillasse et enfilaient son pantalon puis se dirigeait vers la porte.*

*Dans ses frusques de misère, le pantalon enfoncé dans ses bottes jusqu'aux genoux, papa attelait les chevaux à la sleigh et partait sur la neige en faisant une route pour les bûcherons. Tout le long du jour, on pouvait le voir, installé sur la charge de bois charroyant la «pitoune» (billots de quatre pieds). Souvent, pour se réchauffer le paternel marchait à grands pas à côté de la voiture pendant le transport. Son couvre-chef enfoncé sur les oreilles, il faisait claquer son fouet et en bon homme des bois, il égrenait un chapelet de jurons.*

*Pour compléter, dans ces chantiers forestiers, même si le campement était plutôt délabré, la nourriture était abondante et solide. Coincés dans un espace relativement restreint, les hommes mangeaient à la lueur blafarde de la lampe à pétrole. Le soir venu, les rayons du feu dansant sur leur visage, les hommes fumaient une pipée ou tiraient sur de maigres cigarettes et certains bûcherons exténués luttèrent avec peine contre le sommeil.*

*Leurs journées se passaient à scier, bûcher et équarrir. En plein bois, au milieu de nulle part. Les hivers étaient très froids et tout le long du jour les hommes abattaient et coupaient le bois au son de la hache qui cognait rageusement. «Un véritable et bruyant défi à une nature ingrate que malgré tout, les colons du temps parvenaient à vaincre».*

*Ces bûcherons formaient dans les montagnes des Laurentides une race spéciale. Le dimanche ou pendant les jours de tempête, pour tuer le temps, certains affûtaient les haches, puis, d'autres jouaient aux cartes.*

